

lorsque, dirigeant pour la vingtième fois peut-être nos regards vers le chemin de la maison nous apercevions enfin, à travers les sapins, Marie qui vous apportait le diner.

Le voyage rentré, papa détellait la jument et nous nous essayions en rond devant la porte de la grange pour prendre le repas convoité. Marie exhibait le contenu de sa chaudière qui consistait en une délicieuse soupe exhalant le fumet des choux et du blé-d'inde bouillis, d'un carreau de lard salé, de bonnes patates "fleuries", et de carottes, une platée de galettes dorées et une bouteille de lait faisaient les frais du dessert. Il va sans dire que les estomacs étaient plus dispos que le matin et nous dégustions avec avidité les mets qui devaient mettre de la force dans nos muscles et, j'avouerai, un peu de bonne volonté dans notre tête.

Une fois Marie partie et pendant que papa "prenait son somme" dans la "tasserie" nous nous amusions à jouer à "la cachette" autour des tas de roches et dans les taillis ; des lassitudes, des fatigues de l'avant-midi nous ne ressentions plus rien, preuve : les gambades et les sauts gigantesques que nous faisons et nous n'étions encore qu'à la moitié de notre enthousiasme lorsque papa sortant inopinément de la grange nous criait : "Enfants, vous m'avez laissé dormir trop longtemps, nous avons la pluie sur le dos". Comme nous avions trouvé le temps court pour tant.

Le temps de le dire, la "Blanche" était attelée et nous en avions pour toute la "relevée" encore à charger dans la grande pièce qui semblait s'obstiner à ne pas "diminuer." A mesure que l'heure avançait le ciel devenait de plus en plus menaçant et de temps en temps quelques gouttes de pluie s'échappaient des nuages trop lourds. Enfin le dernier voyage était chargé et nous montions dessus pour descendre à la maison; papa ramassait les "brocs", les râdeaux, "condamnait" les portes de la grange et attachait la barrière avec un bout de broche parce que, disait-il, nous n'étions plus près de remonter là.

Dans le chemin tapissé de brume la "Blanche" descendait lentement et nous n'entendions que le bruit de ses pattes froissant les feuilles sèches et le choc des roues frappant

les cailloux. A la pointe du bois il faisait déjà nuit et dans l'ombre surgissait la silhouette longue et effrayante des sapins ; de temps en temps nous hasardions un regard par derrière le voyage pour voir si papa suivait toujours et un peu rassuré de ce côté nous nous laissions bercer au cahotement de la voiture sans oser dire un mot. Enfin nous arrivions à la maison où, de la porte ouverte, s'échappaient des flots de lumière et l'arôme d'un parfum que nos estomacs humaient avec plaisir.

Les travaux sont finis disions-nous en rentrant.

Ce soir-là nous ne nous faisons pas prier pour aller nous coucher et nous nous endormions au bruit de la pluie qui chantait sur la toiture. A mesure que le sommeil devenait plus profond ce bruit semblait se transformer en une mélodie douce comme un bruissement d'épis qui se penchent et nous croyions ouïr en nos rêves enfantins l'âme reconnaissante des blés venir nous dire merci.

ADDA

## LE "SHAKE-HAND" DU MARÉCHAL

A l'occasion de l'anniversaire du roi Georges, les troupes britanniques défilaient récemment en grande pompe à Hyde Park. Le Roi d'Angleterre était accompagné du Prince de Galles et du Duc de Connaught.

Au premier rang des officiers supérieurs se trouvait tout naturellement le maréchal Douglas Haig. Au cours de la revue, un gamin, placé non loin du glorieux chef des forces britanniques, eut, en entendant prononcer son nom, ce cri du cœur :

"Ah! comme je voudrais caresser son cheval!

Le Maréchal sourit et fit élever l'enfant jusqu'à lui. Après l'avoir invité et même aidé à donner des tapes amicales à la bête, sir Douglas Haig lui dit :

"Et maintenant ne voudrais-tu pas serrer la main au cavalier?"

Et, sans attendre, la réponse, le Maréchal donna un "hearty shake-hand" au gamin qui venait de lui rendre un si délicat hommage.